

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Automne

Gilles Marcotte

Volume 28, numéro 2 (164), avril 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31034ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marcotte, G. (1986). Automne. *Liberté*, 28(2), 116–119.

GILLES MARCOTTE

AUTOMNE

*J'écris cette note en novembre.

C'est l'automne*, et j'écoute Sibelius. J'écoute aussi Richard Strauss, oui, celui des quatre derniers lieder, celui de l'admirable *Septembre*, avec ses merveilleuses volutes vocales et le solo de cor, à la fin, qui est d'une infinie mélancolie. Mais je ne suis pas tout à fait à l'aise chez Strauss depuis que j'ai lu dans les mémoires de Klaus Mann, le fils du célèbre Thomas, le récit de l'entrevue que le compositeur lui donna à la fin de la Guerre, et qui témoigne d'un égoïsme vraiment transcendantal, d'une indifférence presque monstrueuse à l'égard des horreurs nazies et des souffrances de la générale humanité. J'ai tort de mêler morale et musique? Oui, très certainement. En France, on a bien recommencé à lire Céline avec une entière bonne conscience, non? Pourquoi n'écouterais-je pas Strauss de la même façon? N'empêche. Le malaise est là, et n'arrive pas à se dissiper. J'ajoute que ce très beau *Septembre*, cette musique somptueuse de la fin des choses, chatoyante, ornée, comme artificiellement exaltée, contient peut-être une trop forte dose de complaisance à soi pour ne pas laisser, à la fin, comme un goût de mauvaise mort.

C'est un automne tout différent que me donne Sibelius, et qui n'est pas l'extrême de quelque passion plus ou moins décadente, mais la sombre atmosphère dans laquelle l'œuvre s'épanouit, déploie toutes ses dimensions. Aucune musique, me semble-t-il, n'est plus intimement liée à un paysage, une saison, un pays, un destin national. Au point même qu'elle échappe, d'une certaine façon, à l'histoire de la musi-

que. Beethoven, Schubert, Brahms, Schumann, Mahler, Bruckner, même si vous n'êtes pas un spécialiste, si vous n'avez fait que lire ce qu'on imprime sur les pochettes de disques, vous savez à peu près quelle place ils occupent, ce qu'ils ont changé dans le discours musical dont ils héritaient, quelles voies nouvelles ils ont ouvertes. On ne pense pas beaucoup à ces choses en écoutant Sibelius. Je note, sur une pochette de disque ou dans quelque petit ouvrage, qu'en écrivant sa troisième Symphonie il est enfin devenu entièrement lui-même, sans l'ombre d'un doute. Mais la deuxième n'avait-elle pas déjà toutes les couleurs de Sibelius, avec ses cordes graves, ses grands éclats de trompettes, la nostalgie de grandeur qui l'enveloppe tout entière? Et la première même, au tout début, vous vous souvenez du très beau solo de clarinette, avec accompagnement de timbales, qui ouvre la Symphonie? (Petit hommage, en passant, au clarinettiste de l'OSM, Emilio Iacurto, qui l'avait magnifiquement joué il y a quelques années, beaucoup mieux que ce que j'ai entendu sur quelques enregistrements.) Seul Sibelius pouvait faire entendre cela, cette voix grave, un peu creuse, s'élevant toute seule parmi l'orchestre silencieux pour dire la solitude humaine dans un univers qui semble pouvoir se passer de l'homme.

Écoutant cet appel lancinant, et les violences heurtées qui suivront, je ne puis m'empêcher de penser à un poète qui, lui aussi, se prête mal aux classifications historiques et aux développements purement formels, le Gaston Miron des «Siècles de l'hiver»:

*Le gris, l'agacé, le brun, le farouche
tu craques dans la beauté fantôme du froid
dans les marées de bouleaux, les confréries
d'épinettes, de sapins et autres compères
parmi les rocs et parmi l'hostilité*

Sommes-nous au Québec ou en Finlande? Je vois dans un livre la photographie de la maison de campagne de Sibelius à Järvenpää sous la neige et c'est hal-lucinant, je me croirais à North Hatley ou à Sainte-Agathe. Le mot cependant, chez Miron, dont je ne

retrouve pas l'équivalent dans les sentiments qu'inspire la musique de Sibelius, est celui d'hostilité. Il y a des violences chez Sibelius, mais aussi un consentement, dans la nostalgie même, à ce qui de la nature ne se laisse pas contredire. Ce consentement, parfois tout près de l'atonie mais s'en évadant par la grâce d'un très ancien folklore peut-être, d'une habitation plusieurs fois séculaire du paysage, je l'entends principalement dans les mouvements lents des symphonies: dans la berceuse monotone de l'Andante de la première, dans le solo de basson de la deuxième, ou encore dans le beau duo de flûtes de la troisième, pour ne citer que ces exemples. Ce ne sont pas de mélodies qui contiennent de grands écarts; tout se joue autour de quelques notes souvent répétées, sur un rythme peu subtil, dans une sorte de murmure chanté que l'orchestration fait à peine chatoyer.

Le plus ennuyeux des musiciens sérieux, disait Stravinsky de Sibelius. Et non, certes, on ne rigole pas chez ce Nordique; dans ses meilleurs pages, les plus vraies, on est à mille lieux de toute inspiration de frivolité. Mais est-ce que certaines farces et attrappes de Stravinsky n'auraient pas vieilli plus vite que les états d'âme du Vieux de la Finlande?

Je parlais d'automne en commençant, je suis passé sans m'en apercevoir à l'hiver, et il me faut bien avouer que toutes ces histoires de saisons, de nations, de sentiments, ne collent pas à la musique de façon absolument nécessaire. Je rêve à partir de Sibelius, peut-être avec Sibelius; la musique est aussi faite pour ça, à la condition qu'on ne prenne pas ses rêves pour *la musique même*. Je me prends à penser, aussi, au silence d'un quart de siècle dans lequel s'enferma le compositeur jusqu'à sa mort. «A soixante-quatre ans, écrit Lucien Rebatet, Sibelius cessa de publier et se retira complètement d'un siècle auquel il avait si peu appartenu.» Le silence, le retrait d'un grand artiste a toujours quelque chose d'inquiétant: il met en question la nécessité même de l'art. Elle peut donc *passer*, cette souveraine passion? Rien, ici, qui ressemble à l'Adieu de Rimbaud. On pensera plutôt à de Falla,

qui lui non plus n'appartenait guère à l'époque malgré d'éclatants succès, et qui comme Sibelius entra dans un silence définitif une vingtaine d'années avant sa mort. A vrai dire l'un et l'autre, de Falla et Sibelius, continuèrent d'écrire, dans quel état d'esprit on ne sait trop, mais on imagine qu'ils avaient de quelque façon perdu confiance, perdu l'avenir. On parle d'une huitième Symphonie de Sibelius, presque terminée, dont il aurait ordonné à sa fille de brûler toutes les pages après sa mort. A quoi pensait-il, le compositeur chargé d'honneurs, le musicien national de la Finlande, durant toutes ces années? A la révolution de la musique qui s'était produite durant son existence et qui peu à peu avait rejeté dans l'ombre son œuvre à lui, si peu soucieuse de branle-bas formel? A la naissance de Sibelius, Berlioz et Liszt vivaient encore; à sa mort, le dodécaphonisme même semblait être quelque peu passé de mode, on expérimentait dans l'électronique, l'aléatoire.

Sibelius, aujourd'hui, revient. De nouvelles intégrales de ses symphonies viennent d'être terminées ou sont en cours: Neeme Järvi (Bis), Ashkenazy (London)... Serge Garant, le porte-parole le plus autorisé de la modernité musicale au Québec, dirigeait il y a quelques années la Septième aux Concerts symphoniques. Il se pourrait que l'œuvre doive son renouveau à l'inactualité même dans laquelle elle s'exila pendant longtemps, à son refus des modes successives, de l'affolante spirale du progrès. Un roc, sur lequel se tenir. O saint Jan Sibelius, donnez-nous de vivre pleinement non seulement l'automne mais aussi l'hiver, ce qui n'est pas peu dire, et de ne pas être infidèles à ce qu'exigent de nous ce temps si long, cet espace dénudé. Amen.